

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 21

Artikel: Le coffret mystérieux : [suite]
Autor: Rosay, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vo dussa bin vo soveni assebin què quand lo satan a fé lo pont dào diablio, dein lè petits cantons, et que lo syndiquo dè Dieuchenène a volliu férè lo bracaillon avoué li (vairè lo *Conteu dào 17 dè setembre 1881, n° 38*), l'est la crâi qu'a fé parti lo diablio que volliavè déguelhi lo pont que vagnâi dè férè. Ora, accutadè sta z'ice :

On Pulliéran avai modâ po l'Egypte. Lâi étai-te parti po eintrâ dein la gapiounéri ? N'en sé rein ; mà tantiâ qu'ein parteint po on pâyi iô lè dzeins ne vaillont pas tchai, et iô l'ont prâo la mouda d'*atteindrè*, noutron citoyein dè pè Pully, sè peinsâ qu'on ne sâ pas quinnès reincontrès on pâo férè per le àotré, et pè precauchon, ye pre avoué li onna serpetta.

Quand fut per lê, on dévai lo né que sè promenâvè tot solet, reincontrâ trâi z'estaffiers, vetus ein arabes, que sont don couvai de n'espèce dè gros elliorâ, et que lâi démandont la borsa ào la viâ. Ma fai lo Pulliéran que ne sè tsaillessâi pas dè bailli ni l'ena, ni l'autra, et que ve que l'avâi afférè avoué dâi pandoures qu'allâvont lâi férè passâ l'arma à gautse, ne recoulâ pas d'on revire-pi ; ne fe ni ion, ni dou : soo sa serpetta et sè met ein *jou* avoué, ein faseint : « Melion dào diablio, avanci pi ! »

Quand lè z'autro lo vayont dinsè branquâ avoué cé uti, qu'avâi étâ atsetâ per tsi Gonin à Lozena, bastont tot lo drâi, sè tsampont à dzénâo, teindont lè brés per dessus la tête, et sè clieinnont que tot-sivont quasu terra, ein talematseint : hallâ ! hallâ ! et quand vayont que lo Pulliéran ne lè z'émelluè pas, sè trainont cauquiès pas, sè relâvont et sè mettont à traci comeint se lo diablio étai z'u à lâo trossès...

Lo Pulliéran, tot ébayi, lâi compregnâ rein ; mà vaitsè l'afférè : ellia lulus aviont cru que ellia serpetta étai la demi-louna, don lo croissant, qu'est la crâi dâi z'Arabes ; et lè crouïès dzeins dè per lê, ellia qu'ont crouïe concheince, ont asse poâire dè la demi-louna, qu'est lo signo dè lâo religiòn, què lo diablio, dè la crâi.

Et vouaïque comeint cein sè fe que 'na serpetta dè cinquanta centimes a conservâ on bordzâi à la coumouna dè Pully.

Le coffret mystérieux.

IV.

Notre héros était brave cependant ; mais il n'y a pas de bravoure à lutter contre de pareilles embûches, et c'était peut-être sur un homicide traquenard que son chapeau de malheur venait lâchement de se réfugier. Dangers de l'ambition, inconvénients de la vanité, telles furent sans doute les thèses philosophiques autant que morales qui, en ce moment, se présentèrent à son esprit. Un frôlement de branchages le rappela bientôt à l'affreuse réalité ; deux yeux lançant un éclat sinistre étinçelèrent devant lui... Il entendit le bruit d'un fusil qu'on armait, et une voix de stentor lui crie :

— Si tu bouges, tu es mort !

Un homme revêtu des insignes de garde-champêtre et précédé d'un imposant bouledogue, s'avança tenant en joue notre malheureux ami qui, n'opposant d'ailleurs aucune résistance, fut simplement arrêté au nom de la loi.

— Mais je ne suis pas un voleur ! se contenta-t-il de s'écrier, attéré par cet épisode imprévu.

— Pour lors, répondit l'agent de l'autorité, que faites-vous nuitamment dans la propriété d'autrui ? et que cachez-vous au pied de ce chêne ? ajouta-t-il en désignant le creux de l'arbre... Sans doute le vol que vous venez de commettre.

Edmond haussa les épaules.

— Ah ! ah ! mon gaillard, continua le garde, il y a longtemps qu'on vous guette, vous et les vôtres ; depuis huit jours que vous dévastez le pays, nous sommes sur pied. Enfin, nous en tenons un !

— Un mot peut vous confondre, exclama Edmond que ces imputations commençaient à exaspérer : je suis le fils du baron de...

— Bon, bon, interrompit le vigilant custode, ça ne me regarde nullement. Je n'écoute pas tous vos contes ; on ne m'en fait point accroire, à moi. Je vais, en attendant, vous conduire en lieu sûr, et demain vous vous expliquerez devant monsieur le maire.

— Laissez-moi au moins vous dire le motif de ma présence dans ce parc ; c'est mon panama...

— Votre pana... quoi ?

— Mon panama de mille francs que le vent a enlevé et que j'ai voulu rattraper.

— Vous faites le farceur... On ne plaisante pas avec la justice... suivez-moi. Mais afin de compléter mon procès-verbal, il me faut des pièces à conviction... Noiraud, ici, cherche et apporte.

Et le garde montrait à son chien le tronc du chêne séculaire.

Noiraud s'élança courageusement et revint une seconde après, tenant entre ses dents le panama tout déformé, souillé par la boue et la pluie.

— Qu'est-ce que c'est que cette loque ? fit le garde dédaigneusement ; un vilain chapeau de paille ; reprenez-le, ça ne vaut pas lourd.

C'est ainsi que le pauvre Edmond, bouillant de rage, d'humiliation et d'impuissance, rentra en possession de l'objet rare qu'il avait cru capable de soulever l'admiration sous ses pas.

— Pour lors, reprit l'officier de police, il doit y avoir autre chose dans ce fourré : Ce n'est pas si peu de chose que vous y cachiez. Allons, mon brave Noiraud, en chasse !

Le boule-dogue plongea de nouveau son museau intelligent dans le trou qu'on lui indiquait et revint déposer au bout d'un instant aux pieds de son maître un objet de forme carrée, enveloppé de toile cirée et entouré de nombreuses ficelles.

— Bravo ! bravo ! s'écria le garde d'un air narquois ! vous voyez, nous sommes aussi malins que vous, ma bête et moi : voilà l'or et les bijoux que vous avez volés.

— J'ignore ce que signifie..., essaya de placer le malheureux Edmond.

— Vous vous expliquerez, je vous le répète, devant M. le maire. Poursuivons nos investigations. Voyons, Noiraud, apporte !

Noiraud obéit et revint pour la troisième fois ; mais sa gueule ensanglantée était vide.

— Il paraît que c'est tout, dit le garde. Eh bien ! alors, en route et pas de bêtises. A la moindre tentative de fuite... regardez bien ce fusil... vous saisissez... suffit... partons !

Edmond se résigna.

Cette aventure, qui prenait des proportions insolites, ne pouvait pas avoir pour lui, en somme, pensait-il, une bien funeste issue. Le magistrat en présence duquel il allait comparaître n'hésiterait pas à comprendre jusqu'où peut mener la poursuite d'un panama de mille francs. Il avait eu tort de pénétrer de nuit, avec escalade, dans un terrain clos ; mais il n'avait point commis un crime, en définitive.

Une seule chose l'inquiétait.

Il ignorait au juste à quel endroit il se trouvait : sa course furibonde à travers champs ne lui avait pas permis de s'orienter, et la propriété dans laquelle il s'était introduit, lui était totalement inconnue.

Edmond suivait donc piteusement son guide, froissant de dépit son chapeau entre ses mains, et, se rappelant la fable des *Deux Mulets*, lui adressait cette apostrophe désespérée :

— Si tu n'avais coûté que cent sous, je ne serais pas si malade !

(A suivre.)

La Société fédérative des typographes aura demain son assemblée annuelle à l'Hôtel-de-Ville. Cette institution, digne de tout intérêt, offre à ses membres, outre le secours en cas de maladie, qui est de 2 fr. par jour, des moyens de subsistance à ceux qui sont en voyage, à la recherche de travail. Un des objets mis à l'ordre du jour de cette réunion, est la création d'une *Caisse en cas de décès*.

La Société possède un petit journal traitant des questions relatives à la profession. — La section de Lausanne, qui compte 100 sociétaires, inaugurera demain son drapeau dans les salles du Casino-Théâtre et, de là, ira en cortège recevoir les délégues des sections romandes. — Nous leur souhaitons bonne réussite et beau temps.

UN NOUVEL ATLAS

Le temps n'est plus où l'on vivait comme si le monde était borné au coin de terre qui nous vit naître. Les progrès incessants de la civilisation nous font voir et chercher au delà. Chaque jour, pour ainsi dire, nous sommes au courant de ce qui se passe dans les diverses parties du globe, grâce aux chemins de fer, aux télégraphes, à la presse quotidienne, aux voyageurs, aux touristes et autres moyens de communication entre les peuples. Dans de telles conditions, quoi de plus indispensable qu'un bon atlas, pour se rendre compte des lieux ; on ne lit pas un journal, un récit de voyage, on n'entend pas un discours politique, on ne prend part à aucune conversation intéressante sans qu'il en résulte quelque fait qui vous oblige de jeter un coup d'œil sur une carte géographique. Aussi venons-nous attirer l'attention de nos lecteurs sur le nouvel *Atlas de la maison J. Perthes de Götha*, en vente à la librairie Benda, à Lausanne, toujours très au courant de toutes les nouveautés littéraires et scientifiques.

Cet ouvrage nous paraît réunir toutes les conditions désirables : format pratique et peu embarrassant ; reliure gracieuse ; trente-cinq cartes, colorées avec beaucoup de soin ; renseignements et détails exacts ; netteté et clarté. Nous sommes persuadés que tous ceux qui se rendront compte des divers mérites de cet ouvrage, dont le prix (fr 8) est fort modeste, voudront se le procurer.

Vallorbes, le 18 mai 1883.

A l'administration du *Conteur Vaudois*.

Lausanne.

Monsieur le Rédacteur,

Nous venons de recevoir de l'administration de votre journal la somme de 84 francs, provenant d'une souscription ouverte, en faveur des incendiés de Vallorbes, par un de vos abonnés habitant Bruxelles. Nous exprimons toute notre reconnaissance au généreux auteur de cette souscription, ainsi qu'aux donateurs qui ont contribué au soulagement des misères causées par le désastre du

7 avril, et nous vous prions, monsieur le rédacteur, d'agréer, avec nos plus chaleureux remerciements, l'assurance de notre parfaite considération.

Au nom du comité de secours pour les incendiés de Vallorbes :

Le secrétaire,
Paul ROBERT, pasteur.

Le caissier,
F. TRUAN.

Notre théâtre, qui nous semblait fermé jusqu'à l'hiver, va se rouvrir pour deux représentations qui ne manqueront pas d'attirer un nombreux public, malgré la température quelque peu élevée de la saison. Dimanche 27 mai, la *Section lausannoise de la Société fédérale de gymnastique* donnera, avec le concours de l'Union instrumentale, une soirée dont le programme est des plus gais, et dans lequel alternent la musique, les exercices gymnastiques, la comédie, le vaudeville et les ballets. On s'amusera sans doute beaucoup et l'on n'applaudira pas moins. Croyez-moi, prenez vos billets !

Puis, lundi 28, **Mlle Agar** nous revient avec une représentation qui est un de ses triomphes et dont les chroniqueurs français font les plus grands éloges : *Les mères ennemis*, drame de Catulle Mendès. Espérons qu'une salle brillante prouvera une fois de plus à la célèbre tragédienne que nous savons l'apprécier.

Boutades.

La directrice d'un pensionnat de jeunes filles, leur faisant un jour une petite leçon de morale, disait : « Il faut apprendre à souffrir dans cette vie, mes bonnes amies, et vous souvenir du précepte : « Si l'on vous donne un soufflet sur la joue droite, présentez aussitôt la joue gauche... »

— Mais, fit à demi-voix une espiègle de quinze ans, si c'est un baiser qu'on vous donne ?

La directrice sourit et ne répondit pas.

Un passant donne deux sous à un mendiant.

— Merci de votre bonne intention, lui dit le mendiant en les lui rendant ; mais je n'accepte plus les sous... C'était bon dans les commencements !

Scribe avait loué une maison à Saint-Mandé pour y passer l'été. A peine installé, il se met en quête d'un villageois, possesseur d'une vache laitière. On le lui indique.

— Mon brave homme, dit Scribe, tous les matins mon domestique viendra chercher une pinte de lait.

— Bon ! c'est huit sous.

— Par exemple, je veux du lait pur, mais très pur. Je ne veux pas du lait de la Saint-Jean-Baptiste (lait baptisé).

— En ce cas, c'est dix sous.

— Vous le trairez devant mon domestique.

— Alors, c'est quinze sous.

— Ou plutôt mon domestique traiera la vache lui-même.

— Oh ! alors, c'est un franc.

L. MONNET.